

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9^e)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2^e)
Téléph. : CENTRAL 80-63

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR : Miguel ALMEREYDA

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Drouot, Paris (9^e)

Faut-il supprimer des Ministres? L'Autre Guerre

Les victoires de MM. Bienvenu-Martin, Sembat et Thomson, « riz-pain-sel » de la République

Nous avons vu hier quel labour incommode et plus pacifique de nos ministères : à la Justice.

Si l'on en croyait M. Peytral, ce département devrait être rattaché au Travail et à l'Intérieur. Le président de la Commission sénatoriale des finances estime que ce serait assez d'un seul homme pour commander l'armée des agents administratifs, aux bataillons de magistrats, pour veiller sur le monde du travail qu'il particulièrement bouleversé la tourmente, pour préparer le retour à la vie du pays et toutes les réformes qu'attend, que réclame, qu'exige notre démocratie.

Nous savons maintenant à quelles tâches s'adonne M. Bienvenu-Martin, ministre du Travail, et à d'autre occupation que de relire le « Droit à la presse », ou de rectifier les normes stupides de M. Gabriel Hanotaux, qui fut — autrefois — historien réputé.

L'armée de l'arrière

Le ministre du Travail a toujours eu, quel qu'il fut, fort mauvaise réputation. Il n'en est que plus intéressant de noter quels efforts furent nécessaires pour obtenir, de la guerre, de très heureux résultats.

Pour M. Bienvenu-Martin, il ne s'agit pas de rien moins que de réorganiser l'armée de l'arrière, l'armée des civils, et de faire que rien ne vienne l'empêcher de tenir jusqu'au bout, elle aussi.

Facile, le problème ? Vous voudriez voir l'examen de l'ensemble des services de l'État, de la Guerre, en particulier, le ministre du Travail dans un pays où l'on ne travaille plus. Tout est arrêté — et cependant, il faut songer, non seulement à l'œuvre continuée de vie, mais encore à l'œuvre de guerre.

En octobre 1914, en janvier, en avril, en juillet 1915, il faut, à la demande du ministre de la Guerre, enquêter sur les matières premières existant dans le pays, sur les unités utilisables, sur les possibilités de production de différentes catégories d'objets nécessaires à l'industrie militaire. — enquêtes nécessitant une grande activité de tous les services du ministère.

Puis il faut procurer aux producteurs les facilités qui leur manquent, faciliter par mille moyens la reprise des affaires, faire jaillir une vie nouvelle des centres industriels en léthargie.

Quelques économies

Dès août 1914, M. Bienvenu-Martin s'est préoccupé de la création d'un fonds national de chômage. Mais si venir en aide à l'ouvrier sans travail est bien, le mettre à même de gagner sa vie et celle des siens est assurément mieux. Ce furent les inspections de travail qui réalisèrent la maintenance de différentes catégories d'objets nécessaires à l'industrie militaire. — enquêtes nécessitant une grande activité de tous les services du ministère.

Les chiffres marquent éloquentement les résultats obtenus. En octobre 1914, il y avait, à Paris, 293.824 chômeurs ; il n'y en avait plus que 107.050 en août 1915. Ce qui signifie qu'il sortait des caisses de l'État pour les secours de chômage, en octobre 1914, 4.749.640 francs, et en août 1915, 1.119.383 francs. Soit, rien que pour une quinzaine, une différence de 2.812.657 francs. Et M. Peytral qui parle de faire des économies !

Pour avoir du pain

Le ministre du Commerce eut une autre tâche à remplir — une tâche sacrée. Il fallait éviter « le pain cher ».

L'augmentation du prix du blé, du change, mille difficultés de tout ordre, l'accaparement peut-être aussi, avaient fait monter le prix du blé dans des proportions inacceptables. C'est à M. Thomson qu'incombait la tâche d'exécuter la décision du gouvernement qui nous a sauvés du pain cher : l'achat par l'État des quantités de blé nécessaires au pays.

Ainsi, dans un délai de huit jours, il fut possible de donner satisfaction à toutes les demandes des préfets, des maires, des chambres de commerce. Chaque jour, ce furent près de mille wagons de blé qui partirent de certains de nos ports.

Partout l'accaparement a été combattu par des moyens analogues, ou même simplement par la menace de la réquisition. Ce sont les Chambres de commerce encore qui, avec des fonds avancés par l'État, ont pu assurer le ravitaillement civil.

L'autre Croix Rouge

Est-ce tout, cette fois ? Pas encore. L'armée de l'arrière a aussi ses invalides à soigner, ses blessés à panser. On sait quelle place les œuvres de mutualité ont prises, ces dernières années, dans le pays. Il fallait, malgré les vides causés par la mobilisation, assurer le fonctionnement régulier.

Ce fut au ministère du commerce qu'incombait le soin de préparer le moratorium des échéances des loyers, des banques.

Tout cela paraît peut-être peu de choses. Mais c'est tout de même grâce à tous ces efforts que la France a vécu.

C'est grâce à eux aussi qu'il nous sera possible de profiter de la victoire. Car il semble bien qu'au ministère du commerce on se soucie beaucoup des « menaces de paix » dont parlait Tristan Bernard.

Et M. Thomson entend être prêt. Il nous faudra revenir, un jour prochain, sur cette question qui bientôt dominera toutes les autres. La lutte pour la vie des peuples est de tous les temps, de tous les jours, et les Allemands nous ont appris ce qu'il en coûte dans la bataille économique comme dans la bataille militaire, de se laisser surprendre par l'ennemi.

Les occupations de M. Sembat

Je me suis permis de parler longuement du ministère du Travail parce qu'il est l'un des plus décriés. M. Peytral entend centraliser, de son effort, de montrer, sans plus, les résultats acquis par l'actuelle décentralisation.

Ce qui est vrai — ou faux — pour M. Bienvenu-Martin l'est aussi pour M. Sembat. On n'a pas moins à faire aux Travaux publics qu'au Travail.

Le ministre des Chemins de fer, c'est comme un trait d'union entre le pays et l'armée. Contient de soldats, de munitions, de vivres, fait transporter des points les plus divers, l'imagination la plus vive

L'IMMORTELLE SERBIE

Les affaires des Alliés vont un peu mieux. L'heure de crier victoire n'est pas encore venue, mais elle pourrait bientôt sonner.

Nous nous gardons bien, pour le moment, de rechercher les conséquences des opérations engagées. Il nous faut, pour ce faire, attendre de nouveaux détails et connaître surtout, l'importance des effectifs envoyés en Serbie.

Nous devons, quant à présent, nous en tenir aux faits suivants : L'offensive austro-allemande est arrêtée au sud du Danube, moins par le mauvais état du sol et du temps que par la résistance désespérée des Serbes.

Sur le front est, l'avance bulgare est elle-même extrêmement ralentie, nettement enrayée sur certains secteurs.

La jonction des détachements français est maintenant accomplie et l'armée bulgare attaquée de flanc.

Tels sont les événements à la constatation desquels nous devons nous tenir aujourd'hui.

Il n'est pas douteux que dans la situation présente, les Alliés puissent sauver la Serbie et battre la Bulgarie, si les effectifs indispensables sont rapidement mis en ligne.

La situation diplomatique, elle-même, paraît s'acheminer vers une solution favorable.

En quelques jours le problème balkanique se présentera sous un jour nouveau et avec une netteté suffisante pour nous permettre d'interroger l'avenir.

R. Lecomte-Patht.

La flotte alliée bombarde les côtes bulgares

Pétrograd, 24 octobre. — Communiqué de l'état-major général de la marine : Le 21 octobre, dans l'après-midi, une escadre de navires français, anglais et le croiseur russe Askold ont bombardé les côtes bulgares, prenant pour but de leur tir les postes d'observation pour batteries installés au port de Dedeagatch.

Ces tirs paraissent avoir causé de gros dégâts dans les dépôts de munitions, magasins militaires et autres.

La gare et le pont du chemin de fer ont été également bombardés.

L'ennemi n'a pas riposté à notre feu. Le même jour, un détachement de la flotte alliée, dirigé par le commandant du croiseur russe Askold, a bombardé les dépôts du port de Lagos.

Succès serbes

Nich, 23 octobre. (Retardé dans la transmission). — Officiel. — Le 21 octobre, une de nos colonnes a fait une contre-attaque sur la rive droite de la Morava, dans la direction d'Alouit-Dour, cette opération a été couronnée d'un plein succès. Nous avons pris deux canons de montagne, deux mitrailleuses et deux cuisines de campagne.

Une autre contre-attaque au village de Rachata nous a permis de nous emparer de deux mitrailleuses et d'un grand nombre de chevaux et de mulets.

Le 22 octobre, sur le front nord, les combats se poursuivent avec acharnement sans changement de positions.

Sur le front est, des combats se livrent également sans changement dans les positions.

Dans les nouvelles régions, des combats ont lieu à Kripolva, à Vélés et à Skoplje.

Sur les côtes bulgares

DEDEAGATCH BOMBARDEE
Londres, 25 octobre. — Les journaux publient la dépêche suivante d'Athènes : « Le bombardement de Dedeagatch a commencé le 21 octobre à une heure de l'après-midi. »

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

En Champagne nos troupes ont remporté hier un important succès. L'ennemi conservait, en avant de sa deuxième position, un saillant très fortement organisé qui avait résisté à nos précédentes attaques. Ce saillant comportait, dans sa partie sud-ouest, sur les pentes au nord de la cote 100, et à deux kilomètres au nord de Mesnil-les-Hauts, un très important ouvrage appelé « La Courtine », que nous venons d'enlever de haute lutte. Cet ouvrage comprenait, sur une étendue d'environ deux cents mètres et une profondeur moyenne de deux cent cinquante mètres, trois ou quatre lignes de tranchées réunies par des tunnels souterrains et par des boyaux organisés défensivement. Malgré la valeur du système fortifié et l'acharnement montré par les défenseurs nos troupes ont réussi, après une vigoureuse préparation par l'artillerie et à la suite de violents combats, à l'occuper entièrement en fin de journée.

L'ennemi, dont les pertes sont sérieuses, a laissé entre nos mains deux cents prisonniers appartenant à trois régiments différents. Pas d'action importante sur le reste du front.

Bourse de Paris

L'ensemble de la cote est très calme, les cours se bornent à se retrouver aux environs de leur précédent niveau.

Fonds d'État : Français 3 010, 66,40 ; 3 112 010, 91,50 — Extérieure, 87 — Italien, 73,25 — Actions diverses : Union parisienne, 555 — Crédit Foncier, 625 — Banque du Mexique, 450 — Lyon, 1.000. — Nord de l'Espagne, 388 — Métro, 445 — Monaco, 2.460 ; 115, 650

La Réaction en Grande-Bretagne La Crise Anglaise

Comment la presse française, pour n'entendre qu'un son, nous renseigne mal sur l'Angleterre

(De notre envoyé spécial.)
Londres, 25 octobre. — La politique balkanique a été en Angleterre, comme en France, le prétexte apparent des attaques contre le gouvernement.

Sir Edward Grey principalement a été en butte aux pires calomnies. Je ne les rapporte pas ici. L'opinion publique a eu vite fait de comprendre que ces attaques visaient plus l'homme de parti — le radical — que le ministre.

Sir Edward Grey a d'ailleurs une réputation universelle, et il ne compte d'ennemis que dans les pays avec lesquels nous sommes en guerre. Sa démission serait beaucoup plus grave qu'on ne le peut penser, et elle ne manquerait pas d'avoir un retentissement énorme, d'autant plus que sir Edward Grey ne peut pas, comme M. Delcassé par exemple, quitter le ministère sans emmener à sa suite M. Asquith, ce qui signifierait la chute du cabinet.

Comment nous sommes renseignés

Si nous avons fait cette enquête sur la situation ministérielle anglaise et démasqué ainsi, à la suite des organes libéraux anglais, le Daily Chronicle en particulier, les mensonges de Lord Northcliffe, c'est que nous avons pensé qu'il fallait rassurer l'opinion publique française.

Nous sommes déjà assez portés, par notre nature combative, à nous associer à toutes les attaques qui peuvent être dirigées contre un gouvernement, quel qu'il soit, sans encore nous laisser aller à prêter l'oreille à des propos qui sont dénués de tout fondement.

Et c'est malheureusement le côté regrettable de nos grands quotidiens d'information, qu'ils reçoivent leurs nouvelles politiques de sources tendancieuses et intéressées.

Je n'en veux pour preuve que l'information publiée par le Matin de mercredi dernier, annonçant la démission de sir Edward Carson.

On pouvait lire, en effet, dans le grand organe parisien que :

Cette perte ne peut manquer d'affaiblir le ministère de M. Asquith au moment même où l'on annonce qu'une grande discussion va être ouverte devant le Parlement au sujet de l'action diplomatique de l'Angleterre en Orient. Le débat sera certainement ardent.

Philippe et Ferdinand

Personne ne veut plus connaître le roi de Bulgarie.

Le moindre prince ou principauté s'empresse de dire : — Moi ? Mais je ne le connais pas, ce sale type, ce renégat, ce traître, ce parjure.

Des gens qui ne savaient même pas s'il régnait aux Balkans ou dans l'Amérique centrale, tentent à proclamer : — Je romps, vous savez ! Je romps !

Le seul qui signifie cette rupture avec quelques raisons et quelque dignité, ce fut le duc de Montpensier.

Le frère de Philippe d'Orléans donna congé au bandit de Sofia en une lettre dont nous devons bien reconnaître la crânerie. Nous n'éprouvons pas de grandes sympathies pour la funeste famille d'Orléans. Il nous faut confesser cependant que le billet de Montpensier à Ferdinand a valu au frère du Prétendant bien des sympathies. C'était net, clair, — et brutal. Le duc de Montpensier, nous le savons, a reçu des félicitations innombrables — qui venaient de tous les coins de France.

Ce que voyant, Philippe d'Orléans, le Roy de l'Action française et de Delysia, s'est dit : — Il faut que j'y aille de ma lettre, moi aussi. Sans cela, mon cadet va me « griller » ma popularité.

Et ce gros homme accoucha de la lettre que vous connaissez, lettre composée d'une suite de bassesses louches et gâchées, au milieu desquelles surgissait, symbolique, le coffre-fort de Montpensier.

La lettre de Philippe a valu à Montpensier autant de sympathies que sa propre lettre. Et l'on comprend que le duc d'Orléans se soit ému et alarmé et ait fait à son frère des reproches amers.

Il ne seront rois ni l'un ni l'autre, pas même en Bulgarie, pas même en Albanie. Mais s'il en fallait un en France, si nous avions, par nos péchés, mérité de retomber en monarchie, soyez persuadés que c'est à Montpensier que l'on penserait, bien plutôt qu'au gros Philippe.

Mais il y a un autre bougre, dans cette charmante famille si unie, qui, tirant dans les pattes de son roy, cherche à se faire une popularité, afin de s'assurer, le cas échéant, des titres à la couronne de France. C'est le duc de Vendôme. Peu confiant dans le prestige de son nom, ce prince signe depuis quelque

temps : « duc de Vendôme et d'Alençon. » Il essaye ainsi de tirer à lui le respect qu'avaient valu à son père, le duc d'Alençon, dans les milieux cafardeux, sa bigoterie et ses saintes momeries. Il tient une cour à Neuilly. Il intrigue. Il manœuvre.

Mais, pour une fois, il a manqué le coche. En n'adressant pas, lui aussi, un poulé à son Ferdinand, il a raté une belle occasion de faire parler de lui à son avantage.

Il nous devait cette rupture plus que tout autre. L'autre mois, en effet, il était allé en Bulgarie ; il déclarait en partant : — Vous allez voir ce que vous allez voir ! La Bulgarie ne marche pas encore avec les Alliés ? C'est la faute des diplomates de la République qui sont des ânes. Laissez-moi faire. Je vais arranger tout ça... »

Il partit. Il arriva à Sofia. Il vit Ferdinand. Il causa avec ce tsar.

Quelques temps après, la Bulgarie s'alliait à l'Allemagne.

Ah ! c'est bien utile d'avoir une famille princière, alliée aux familles régnautes de l'Europe entière, qui consent à s'occuper de vos affaires ! Vendôme, voilà un argument vivant en faveur de la monarchie...

Pour atténuer les effets de cet échec, le duc de Vendôme et de Neuilly aurait dû, lui aussi, écrire à Ferdinand. Il ne l'a pas fait. Il oppose ainsi un démenti aux propos que ses agents, moyennant quelques louis, tenaient sur son compte, par ordre.

Par son abstention trop prudente, il s'affirme encore plus Orléans que Philippe.

Ah ! s'il n'y avait pas le juste Montpensier pour sauver cette Sodome.

Georges CLAIRES.

Notre Jeunesse

Nous apprenons avec émotion la glorieuse fin du sous-lieutenant Emile Dreyfus, du 3^e d'artillerie, qui vient de succomber à la suite de ses blessures.

C'était le fils de M. Mathieu Dreyfus, le neveu, par conséquent du commandant Alfred Dreyfus, dont le nom a rempli l'histoire des dernières années du dix-neuvième siècle. Non seulement ce jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, a trouvé au front une mort dont ses parents peuvent être fiers, mais il s'était brillamment distingué au cours de la campagne puisqu'il avait successivement reçu, en témoignages de sa vaillance, la croix de guerre et celle de la Légion d'honneur.

LA VIE DE PARIS

A Travers les Halles

La traversée minutée des Halles n'est chaque fois une joie nouvelle. Dans le brouhaha des appels, des marchandages, des exclamations pittoresques, c'est un tableau saisissant de couleur et de vie.

Qui veut ma poire?... Pas frais, ça? Ben tu l'as pas regardée la petite mère. Mon joli pas cher...

Ce joli pas cher avait une véritable grâce à la marchande, fraîche comme une pomme et ronde tout autour.

Elles ont bon pied, bon œil et la langue déliée les vendeuses du carreau, avec ces bonnettes qui s'écartent à la moindre menace de la placidité des marchés de province.

On rencontre maint type curieux aux Halles. Frôlant la ménagère avisée qui en ces jours de déshérence chère fait des provisions.

Une fois dans la vie ce vieux enveloppé d'une houppelande fourrée, coiffé d'un grand chapeau, le cou entouré d'un large foulard rouge? Quel drame à répétition cette vie? Gohseck au Père Goriot?

Dominaut cette animation, le calme étrange de Saint-Eustache marque sans se presser, les heures de la vie.

Fanny Glar.

Les épaves de la bataille

Malgré tout l'empressement qu'il met à retrouver les familles des soldats tombés sur le champ de bataille, le ministère de la guerre ne parvient pas toujours aussi vite qu'il le désirerait à restituer les objets de toutes sortes ayant appartenu à nos courageux « poilus ».

On découvre, en effet, tous les jours des vêtements et des bijoux épars sur le sol et l'on ne sait à qui en attribuer la possession.

Pour faciliter cette tâche ardue, la préfecture de police vient de créer un nouveau service, confié à MM. Honorat, chef de division, Seigneur et Dubois, chefs de bureau aux objets trouvés.

Ces épaves comprenant bagues, montres, chaînes et porte-monnaie, seront ainsi centralisées boulevard du Palais, et, après en avoir fourni un signalement détaillé, les parents des soldats pourront rentrer en possession de ces chers souvenirs.

Louons la Préfecture de police de cette heureuse initiative.

Les réformes frauduleuses

La police continue à rechercher les gens qui ont pu être réformés grâce aux manœuvres illicites des docteurs incarcérés. Elle a opéré hier une nouvelle arrestation, celle de M. Charles Charvey, 38 ans, inculpé de faux, usage de faux et corruption.

Fraudes impossibles

Après le Bonnet Rouge et Paris-Midi, voici qu'il son tour le Petit Parisien entend établir la quasi-impossibilité qu'il y a de faire réformer quel'un par fraude.

Suffit-il de la signature d'un médecin militaire pour faire réformer un soldat malade? Rien n'est moins vrai, a répondu au Petit Parisien une haute personnalité médicale et militaire.

El l'interlocuteur de notre confrère poursuit: Dites hautement que nul ne peut être admis à la réforme n. 2 ou n. 1 qu'après avoir subi l'examen d'une commission spéciale ordinairement composée:

- 1° D'un général ou tout au moins d'un colonel, président;
2° D'un officier supérieur d'infanterie, attaché au recrutement;
3° D'un officier de l'intendance ayant rang d'officier supérieur;
4° D'un capitaine de gendarmerie, et de deux autres officiers d'autres armes.

Cette commission seule peut prononcer,

Les Planches

ÉCHOS

Nous découpons dans la Guerre Sociale l'entretien suivant: «Peut-on dire que les ouvrières de l'Olympia, femmes de mobilisés, et n'ayant pour vivre et envoyer à leur mari sur le front que cette ressource, se soient obligées de payer à la direction six francs par jour, afin d'en gagner huit ou neuf, ce qui leur laisse trois francs au maximum, sur lesquels elles doivent dîner, étant occupées de deux heures à onze heures?»

«Peut-on dire que Mme Sarah Bernhardt ne fait pas payer un sou ses ouvrières?» Nous nous associons à l'hommage que rend notre confrère au beau geste de Sarah Bernhardt.

Avec lui, nous nous élevons contre la révérence, ridicule et indigne exigée par l'Olympia de ses ouvrières.

Pouvons-nous dire, à notre tour, qu'au Cirque Médrano, les ouvrières doivent verser chaque soir trois francs avant de coiffer leur bonnet?»

Peut-on dire que ce prix de trois francs est le même qu'avant la guerre, lorsque le public, plus nombreux et plus prodigue de pourboires, permettait aux ouvrières de gagner leur vie?»

Pourtant, la directrice du cirque a réduit le cachet des artistes de sa troupe. Également elle a réduit, de par l'ordonnance ar-

à la majorité, s'il y a discussion, la mise à la réforme ou le passage dans les services auxiliaires. Les médecins militaires, attachés au conseil de réforme, n'ont pas le pouvoir de réformer. Ils ne peuvent que proposer, en donnant un avis technique.

Mais il est un autre cas: un malade envoyé dans un hôpital auxiliaire où les médecins sont des civils. C'est le cas de l'hôpital de Neuilly que dirigeait le docteur Lombard.

« Ces médecins n'ont pas même le droit d'envoyer directement un malade devant un conseil de réforme. Cet envoi appartient exclusivement aux médecins militaires. Le malade se présente, porteur du diagnostic du médecin civil, devant les médecins du conseil de réforme. Ceux-ci vérifient l'exactitude et la portée du diagnostic et, en cas de doute, font appel aux lumières les uns des autres. On peut dire que 20 000 au moins des propositions faites par les médecins d'hôpitaux sont ou annulées ou transformées. Le public peut se rassurer. La réforme n'est jamais admise qu'après un sérieux minutieux examen. »

Enfin le Petit Parisien a posé à son interlocuteur une autre question: « Une fraude ne peut-elle pas se produire, et adoucir les décisions du conseil? »

Réponse: « Il faudrait pour cela qu'une déloyale entente s'établît entre une douzaine d'officiers de divers grades, tous gens d'honneur, ne fût-ce que par la conscience, et adoucir les décisions du conseil? »

Réponse: « Il faudrait pour cela qu'une déloyale entente s'établît entre une douzaine d'officiers de divers grades, tous gens d'honneur, ne fût-ce que par la conscience, et adoucir les décisions du conseil? »

La monnaie de billon EST RARE

Le Père Duchêne avait trouvé un remède

On lira avec curiosité les réflexions que le héros des sans-culottes a exprimées au Père Duchêne en 1793.

Le Père Duchêne vous demandait un peu, citoyens, qu'est-ce que ça pouvait nous foutre d'avoir au milieu de la place Vendôme une colonne avec la statue de l'oncle de Badinguet!

Tout ça, voyez-vous, ce sont des souvenirs de l'ancienne Jean-foutrière qui s'appelaient l'esprit de conquête, le militarisme comme on dit maintenant, la gloire comme on disait autrefois.

Que les gens soient bons, qu'ils soient honnêtes, qu'ils aient même l'humanité et qu'ils ne fassent personne dedans!

Et voilà ce que veut l'esprit de la Révolution!

Détruisons tous les souvenirs des anciens guerres qui entretiennent les rancunes entre les nations et qui excitent toujours les peuples à prendre les uns contre les autres des revanches dont ne profitent que les tyrans.

Nous n'avons pas d'ambition, nous autres, pauvres bourgeois!

Et que nous fait la gloire? Nous ne voulons que vivre.

Vous avez bien fait, citoyens, membres de la commune, de rendre ce décret qui envoie à la fonte la colonne du Jean-foutre Bonaparte.

Qu'on en fasse des sous. Pour les patriotes. Et qui ont, nom de Dieu, besoin jusqu'à ce que le travail soit rétabli et le crédit réorganisé!

On des canons, foutre!

(Extrait de la feuille n° 30, 25 germinal an 79.)

La Guerre qui tuera la Guerre

PARAIT AUJOURD'HUI

par H.-G. WELLS Traduit de l'Anglais par Georges Bazile

1 vol. 3 fr. 50 Éditions et Librairie, 40, rue de Seine, Paris-VI

Courrier des Spectacles

PROGRAMMES DE LA SEMAINE

- COMEDIE FRANÇAISE: Lundi 25 octobre, relâche. Mardi 26 octobre à 8 h., Première. Mercredi 27 octobre à 7 h., 45, Pour la Couronne. Jeudi 28 octobre, matinée à 1 h. 30, abonnement Bilets blancs, Les Quinze, Mademoiselle de la Seiglière; soirée à 8 h., 15, Le Duet. Vendredi 29, à 8 heures, L'Aventurier, L'Anglais tel qu'on le parle.

LA BAS LES TÉMOINS

« Vous souvenez-vous, ami réformé miraculeusement au bord du gouffre, des propos que nous échangeâmes, un matin de cet automne sanglant, parmi les ruines de Ville-sur-Tourbe? »

Notre rencontre était un de ces petits miracles quotidiens, plus goâtes encore que les grands, parce qu'ils réchauffent le cœur et vous tranquillisent l'esprit de cette conviction qu'on ne peut être seul, nulle part.

En ramassant un casque, vous aviez remarqué le journal gisant entre le cuir et le métal — effet d'un ajustage rapide du « para-mitrailleur » sur une tête rebelle.

« Surpris, vous vous êtes exclamé: — Tiens! le Bonnet Rouge est donc par ici! »

Un camarade vous avait alors dit ma présence, et nous nous étions trouvés. Et vous, heureux de l'occasion offerte d'ouvrir votre cœur, vous me disiez: — Il fallait que nous soyons là. Non seulement parce que c'était notre droit d'être toujours parmi les premiers. Mais il convenait que la Crème ait des témoins.

« Vous avez vu, repreniez-vous d'une voix plus chande; vous avez vu: c'est pis que tout ce qu'on pouvait imaginer. Quand nous avions notre horreur de la guerre, votre imagination ne pouvait évoquer cela. Toutes les monstruosités, les pires moyens de destruction, le mitraille qui fûtache, les obus qui écorchent, les gaz qui empoisonnent — tout, jusqu'à un surin de l'apâche, au revolver du marlon.

« Ah! ils pourront nous parler de la guerre et de sa beauté, et de sa grandeur... après. Nous serons des milliers et des milliers qui aurons vu.

« Et tant mieux, après tout, que ce soit plus hideux, plus horrible que tout ce que l'on a vu. Tant mieux que l'ennemi soit féroce et qu'il nous oblige à le suivre sur des chemins que les hommes avaient désertés. Le sang coule à flots — et les sanglots répondent, des profondeurs des pays jetés dans la mêlée, au rugissement du canon. Puisque c'est la guerre, puisqu'on a osé cela, il vaut mieux aller jusqu'au fond de la coupe et que les peuples s'abreuvent de honte et de douleur.

« Buons-Ja! — et ne laissons rien de la lie. Tuons! Tuons! Ne que cette guerre soit féroce, qu'elle soit infâme, qu'elle soit horrible, c'est le salut.

« Il faut que le souvenir qu'elle laissera se transmette de génération en génération, et que cette guerre-là ne passe comme un lourd cauchemar sur les peuples atterrés. Puisque l'humanité n'a pu se dégouter de la guerre, il faut qu'elle en ait peur... »

Vous parliez ainsi, tandis que grondait la tourmente. Tout près de nous, la Tourbe coulait, paisible — comme si certains jours elle n'avait pas rongé son petit lit du sang des hommes. Une odeur étrange restait dans l'air, nous laissant dans la bouche comme un goût de bonbon acide ou de citron — souvenir des obus lacrymogènes dont nous avions été arrosés l'instant d'avant. Des fusants éclataient, un peu partout, au-dessus des ruines. Des halles s'élevaient, avec un bruit sec, sur des moignons de murs. Au loin, l'église de Ville-sur-Tourbe dressait, encore sa silhouette déchirée, ravagée, ses murs en dentelles, sur l'horizon brumeux. Hélas! la guerre avait plié, décliné, nous n'êtes comme cette église. Nous sentions tous deux que tout était saisi, saisi de pensées et des songes humains des

« Se souvenir! Ce sera le châtiement de la génération qui n'a pas su ou qui n'a pas voulu empêcher cela. »

« Je ne vous ai pas dit ces choses, et bien d'autres, parce que nous ne sommes que des hommes, et que nous espérons comme nous sommes les choses, déjà, du lendemain. Ce que nous devons à notre « jennichisme » collectif d'antan de porter de puis dix-huit ans.

J. G.

Faits Divers Financiers

Union italienne Concini. — Il ressort des comptes soumis à l'assemblée ordinaire du 30 septembre dernier que le bénéfice net, pour l'exercice clos le 30 juin 1915, est de 1.720.942 francs. Le dividende a été fixé à 5 francs contre 4 francs en 1914.

Union provinciale immobilière. — L'assemblée du 11 courant, au compte de profits et pertes n'a pu être établie la répartition de 6 millions de francs à répartir sur 120 actions libérées.

Le commerce extérieur de Grande-Bretagne. — Pour le mois de septembre, les importations s'élevaient à 32.369.000 livres et les exportations à 25.300.000 livres, en augmentation respectivement de 25.300.000 livres et de 5.635.000 livres. Pour les neuf premiers mois de l'année, les importations s'élevaient à 282 millions de livres, en augmentation de 122 millions de livres, et les exportations par 284 millions de livres, en diminution de 68 millions de livres.

Ciments Portland de Glandjidi. — Le bénéfice net est de 963.420 francs, supérieur de 39.248 francs à celui de l'exercice précédent; l'assemblée générale qui s'est tenue le 12 courant a décidé de surseoir à l'emploi du solde bénéficiaire.

Wolfram mining and smelting. — Cette compagnie déclare un dividende de 3 shilling par action pour l'exercice 1914-15 contre 1 shilling précédemment.

Fourrages de Chambon-Feugerolles. — Pour l'exercice clos le 30 juin dernier, le dividende sera maintenu à 70 francs.

Laurahutte. — Le bénéfice brut de l'exercice clos le 30 juin dernier atteint 8.704.000 francs contre 8.600.000 francs en 1914. Le dividende est maintenu à 4 francs.

Securité de la rue gauche de Paris. — Cette compagnie suspend le paiement du coupon de ses obligations de 100 francs le 1er octobre, en raison des circonstances actuelles.

Banque de Metz. — Le dividende de l'exercice 1914-15 a été fixé à 10 francs contre 15 francs précédemment.

Opéra-Comique

Jeudi 28, matinée à 1 h. 30, au bénéfice des œuvres de guerre, Manon (Mlle Suzanne Césbron, MM. Fontaine, Jean Périer, Allard) et l'Amour de Catherine (Mlle Tissier, Vautier, MM. Fournat de St-Pol, Paillard) et la Marcelline (M. Abers).

Dimanche 31 octobre, matinée à 1 h. 30, Carmen (Mlle Brohly, Camille Borelli, MM. Darnel, Gimsa, Mlle Pavloff), la Marcelline (Mlle Brohly) et le 1er octobre, en raison des circonstances actuelles.

Banque de Metz. — Le dividende de l'exercice 1914-15 a été fixé à 10 francs contre 15 francs précédemment.

LA BAS LES TÉMOINS

« Vous souvenez-vous, ami réformé miraculeusement au bord du gouffre, des propos que nous échangeâmes, un matin de cet automne sanglant, parmi les ruines de Ville-sur-Tourbe? »

Notre rencontre était un de ces petits miracles quotidiens, plus goâtes encore que les grands, parce qu'ils réchauffent le cœur et vous tranquillisent l'esprit de cette conviction qu'on ne peut être seul, nulle part.

En ramassant un casque, vous aviez remarqué le journal gisant entre le cuir et le métal — effet d'un ajustage rapide du « para-mitrailleur » sur une tête rebelle.

« Surpris, vous vous êtes exclamé: — Tiens! le Bonnet Rouge est donc par ici! »

Un camarade vous avait alors dit ma présence, et nous nous étions trouvés. Et vous, heureux de l'occasion offerte d'ouvrir votre cœur, vous me disiez: — Il fallait que nous soyons là. Non seulement parce que c'était notre droit d'être toujours parmi les premiers. Mais il convenait que la Crème ait des témoins.

« Vous avez vu, repreniez-vous d'une voix plus chande; vous avez vu: c'est pis que tout ce qu'on pouvait imaginer. Quand nous avions notre horreur de la guerre, votre imagination ne pouvait évoquer cela. Toutes les monstruosités, les pires moyens de destruction, le mitraille qui fûtache, les obus qui écorchent, les gaz qui empoisonnent — tout, jusqu'à un surin de l'apâche, au revolver du marlon.

« Ah! ils pourront nous parler de la guerre et de sa beauté, et de sa grandeur... après. Nous serons des milliers et des milliers qui aurons vu.

« Et tant mieux, après tout, que ce soit plus hideux, plus horrible que tout ce que l'on a vu. Tant mieux que l'ennemi soit féroce et qu'il nous oblige à le suivre sur des chemins que les hommes avaient désertés. Le sang coule à flots — et les sanglots répondent, des profondeurs des pays jetés dans la mêlée, au rugissement du canon. Puisque c'est la guerre, puisqu'on a osé cela, il vaut mieux aller jusqu'au fond de la coupe et que les peuples s'abreuvent de honte et de douleur.

« Buons-Ja! — et ne laissons rien de la lie. Tuons! Tuons! Ne que cette guerre soit féroce, qu'elle soit infâme, qu'elle soit horrible, c'est le salut.

« Il faut que le souvenir qu'elle laissera se transmette de génération en génération, et que cette guerre-là ne passe comme un lourd cauchemar sur les peuples atterrés. Puisque l'humanité n'a pu se dégouter de la guerre, il faut qu'elle en ait peur... »

Vous parliez ainsi, tandis que grondait la tourmente. Tout près de nous, la Tourbe coulait, paisible — comme si certains jours elle n'avait pas rongé son petit lit du sang des hommes. Une odeur étrange restait dans l'air, nous laissant dans la bouche comme un goût de bonbon acide ou de citron — souvenir des obus lacrymogènes dont nous avions été arrosés l'instant d'avant. Des fusants éclataient, un peu partout, au-dessus des ruines. Des halles s'élevaient, avec un bruit sec, sur des moignons de murs. Au loin, l'église de Ville-sur-Tourbe dressait, encore sa silhouette déchirée, ravagée, ses murs en dentelles, sur l'horizon brumeux. Hélas! la guerre avait plié, décliné, nous n'êtes comme cette église. Nous sentions tous deux que tout était saisi, saisi de pensées et des songes humains des

« Se souvenir! Ce sera le châtiement de la génération qui n'a pas su ou qui n'a pas voulu empêcher cela. »

« Je ne vous ai pas dit ces choses, et bien d'autres, parce que nous ne sommes que des hommes, et que nous espérons comme nous sommes les choses, déjà, du lendemain. Ce que nous devons à notre « jennichisme » collectif d'antan de porter de puis dix-huit ans.

J. G.

Faits Divers Financiers

Union italienne Concini. — Il ressort des comptes soumis à l'assemblée ordinaire du 30 septembre dernier que le bénéfice net, pour l'exercice clos le 30 juin 1915, est de 1.720.942 francs. Le dividende a été fixé à 5 francs contre 4 francs en 1914.

Union provinciale immobilière. — L'assemblée du 11 courant, au compte de profits et pertes n'a pu être établie la répartition de 6 millions de francs à répartir sur 120 actions libérées.

Le commerce extérieur de Grande-Bretagne. — Pour le mois de septembre, les importations s'élevaient à 32.369.000 livres et les exportations à 25.300.000 livres, en augmentation respectivement de 25.300.000 livres et de 5.635.000 livres. Pour les neuf premiers mois de l'année, les importations s'élevaient à 282 millions de livres, en augmentation de 122 millions de livres, et les exportations par 284 millions de livres, en diminution de 68 millions de livres.

Ciments Portland de Glandjidi. — Le bénéfice net est de 963.420 francs, supérieur de 39.248 francs à celui de l'exercice précédent; l'assemblée générale qui s'est tenue le 12 courant a décidé de surseoir à l'emploi du solde bénéficiaire.

Wolfram mining and smelting. — Cette compagnie déclare un dividende de 3 shilling par action pour l'exercice 1914-15 contre 1 shilling précédemment.

Fourrages de Chambon-Feugerolles. — Pour l'exercice clos le 30 juin dernier, le dividende sera maintenu à 70 francs.

Laurahutte. — Le bénéfice brut de l'exercice clos le 30 juin dernier atteint 8.704.000 francs contre 8.600.000 francs en 1914. Le dividende est maintenu à 4 francs.

Securité de la rue gauche de Paris. — Cette compagnie suspend le paiement du coupon de ses obligations de 100 francs le 1er octobre, en raison des circonstances actuelles.

Banque de Metz. — Le dividende de l'exercice 1914-15 a été fixé à 10 francs contre 15 francs précédemment.

Opéra-Comique

Jeudi 28, matinée à 1 h. 30, au bénéfice des œuvres de guerre, Manon (Mlle Suzanne Césbron, MM. Fontaine, Jean Périer, Allard) et l'Amour de Catherine (Mlle Tissier, Vautier, MM. Fournat de St-Pol, Paillard) et la Marcelline (M. Abers).

Dimanche 31 octobre, matinée à 1 h. 30, Carmen (Mlle Brohly, Camille Borelli, MM. Darnel, Gimsa, Mlle Pavloff), la Marcelline (Mlle Brohly) et le 1er octobre, en raison des circonstances actuelles.

Banque de Metz. — Le dividende de l'exercice 1914-15 a été fixé à 10 francs contre 15 francs précédemment.

AUX ÉCOUTES

D'une Bénédicte à un Quart Vichy... L'honorable M. Chéron vient de se rendre compte que sa circonscription n'est plus la même.

On l'a vu n'est pas que les Caennais lui aient retiré leur confiance, tout au plus les réformés numéro 2 du patin lui manifestent-ils quelque froideur.

Alors l'honorable sénateur ne put satisfaire son goût éternel pour les fines liqueurs et le vieux cognac.

Mais écoutons-le conter lui-même son aventure dans le journal de ce matin: Je pénétrais dans un café à 9 heures du soir, destreint de m'entretenir avec un de mes compatriotes, et je lui offrais un petit verre de bénédicte. Et, ce n'est pas moi qui ai apprécié. En tout cas, j'ai vu ma faute, comme dans la fable des animaux malades de la peste.

Or, le garçon, se drapant dans sa dignité, me déclara que la bénédicte, tirant plus de 16 degrés était interdite, même aux civils, par ordre de l'autorité militaire, à partir de 9 heures du soir.

Je rougis un peu. Est-ce posture plus humiliante et plus imprévue pour un représentant du peuple que celle qui consiste à se voir refuser à boire surtout dans sa circonscription? Je me rabattais sur une ansette. Toujours solennel, le garçon, après en avoir délibéré avec le patron, me déclara que l'ansette pesait encore trop de degrés. Nous dûmes finalement un verre d'eau de Vichy, de Vichy-Etat bien entendu.

À côté de nous, de paisibles citoyens déjeunant quelque réduction d'alcool à 90, je demandai pourquoi? Ils avaient commandé avant 9 heures? Comme quoi, conclut M. Chéron, y a-t-il toujours moyen de s'en tirer?

On parle de New-York à Paris par sans-fil! On l'on ne se dit pas encore grand chose. Des banalités, des « Good Morning » et des « Good Bye » dont on n'entend d'ailleurs que la moitié des syllabes.

Mais ce n'est pas moins un beau résultat. Seulement n'oublions pas que l'inconvénient qui résultera lorsque la téléphonie sans-fil pourra entrer dans la pratique? Tous les T.S.F. pourront entendre la conversation de même qu'il peuvent en ce moment recevoir tous les télégrammes.

Ce sera l'indiscrétion généralisée. Et nous ne croyons pas que ce procédé soit pratique pour les déclarations d'amour ou les rendez-vous clandestins.

Il est vrai que le téléphone avec fil est déjà si peu discret! Morphinomane mal guéri, Léon Daudet, comme tous les vieux amis à parler de son vice. Mais, même sur ce sujet qu'il devrait bien connaître, il trouve le moyen de s'égarer.

« La police, demande-t-il, qui arrête avec raison les marchands de morphine et de cocaïne, sait-elle que certains médecins de quartier vivent grassement des piqûres quotidiennes qu'ils font aux maniaques de leur clientèle trop crédule pour opérer eux-mêmes? »

Mais oui, elle le sait. Tous les journaux, en relatant, depuis des mois l'arrestation quotidienne de quelque marchand de poison ne manquent jamais de rappeler que ce poison, les intoxiqués se le procurent grâce à certains médecins.

Mais pourquoi cette insulte aux médecins de quartier? Venant d'un rate de la médecine, elle ne les attendra guère. Mais, tout de même, on aimerait savoir d'où vient ce delà d'infidélité?

Une de nos lectrices nous suggère la bonne idée suivante: à propos de la Journée du Poilu. C'est très bien, nous dit-elle, cette marche de sympathie, mais on n'a pas toujours le moyen de donner aux quêtes.

Ceux qui font collection de gros sous au détriment de tout le petit commerce ne pourraient-ils pour cette occasion les sortir. Ce serait, nous dit notre lectrice, faire encore preuve de bonne volonté.

Qu'en disent les accapareurs de gros sous? Le rédacteur en chef du Telegraf est appelé à comparaître le 2 novembre devant le tribunal d'Amsterdam.

Cette affaire a écrit dans un de ses articles: « Au centre de l'Europe se trouve un groupe de canailles sans conscience auxquelles on doit cette guerre atroce. »

Ce n'est pas être pas très neutre, en effet, si c'était juste.

Jusqu'à présent on avait cru que la postresse Camille Stiva reine de Roumanie, dont les poèmes étaient écrits en français par amour de nous, nous garantissait sa sympathie.

Or voici que cette vieille dame écrit: « Que Dieu ne saurait abandonner, dans la lutte pour l'existence, les deux peuples (entendez l'Autriche et l'Allemagne) qui se sont faits

CE SOIR :

THEATRES

COMEDIE FRANÇAISE, Relâche. ODEON, Relâche. OPERA-COMIQUE, Relâche. TRIANON LYRIQUE, 8 h., Giroflé-Girofla. PORTE SAINT-MARTIN, — Mardi, jeudi, samedi, dimanche, à 8 heures (Matinée le dimanche), La Poudre (Vera Sergine, Duménil, Jean Lequain, A. Galante).

Dimanche 31, à 8 h., Le Bonheur conjugal. Théâtre Antoine, La Nouvelle Revue de Rip (suite à 1915).

Sarah Bernhardt, mardi, jeudi et dimanche, en matinée, La Dame aux Camélias. Châtelet, 8 h. 30, Cinéma.

NOUVEL AMBIGU, — Mardi, jeudi, samedi, dimanche à 8 heures (Matinée le dimanche), Le Maître de Forges, Nelly Carnon, Marquet, de Poutz, Jean Kemm, Classic. Renaissance, 8 h. 30, Fred, Séance de Nuit, Vaudouville, 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, Le Belle Aventure.

Théâtre Michel, 8 h. 30, Léonie est en avance. Plus ça change. Théâtre Cluny, 8 h. 30, Les Surprises du Diable.

Déjazet, 8 h. 30, Les Fiancés de Rosalie, Comédie Royale, 8 h. 30, Appareil votre or! Un client de province.

TOUS LES SPORTS

Football-Association

COUPES NATIONALES U.S.F.S.A. — A. S. Française bat U.S.A. de Cléry par 1 but à 0. Stade Français bat Légion Saint-Michel par 6 buts à 2.

C. A. de la XIVe bat Paris Université Club par 2 buts à 0. C.A.S. Générale bat Racing Sports par 3 buts à 0.

Football Rugby

Stade Français (A) et Paris Université Club (A) font match nul. Racing Club de France (B) bat Stade Français par 23 points à 0.

Cyclisme

Le championnat des 100 kilomètres. — Cette épreuve organisée par la France Athlétique Sportive a donné les résultats suivants: 1. Ferdinand Chéron, en